Fluides corporels

Nahema Hanafi, Caroline Polle

▶ **To cite this version:**

Nahema Hanafi, Caroline Polle. Fluides corporels. Genre et sexualité : encyclopédie critique, pp.263-272, 2016, 9782707190482. halshs-03011521

HAL Id: halshs-03011521
https://shs.hal.science/halshs-03011521

Submitted on 19 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

FLUIDES CORPORELS

Nahema Hanafi, Caroline Polle
in Juliette Rennes, *Encyclopédie critique du genre*

La Découverte | « Hors collection Sciences Humaines »

2016 | pages 263 à 272

ISBN 9782707190482

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/encyclopedie-critique-du-genre---page-263.htm

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.
© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d?Angers (IP: 193.49.144.36)

FLUIDES CORPORELS

Nahema Hanafi et Caroline Polle

Les fluides produits par le corps, au même titre que la taille, le squelette ou le développement musculaire, sont fréquemment mobilisés pour fonder une différenciation sexuelle. Ceux qui sont liés à la sexualité et à la procréation sont clairement attribués à l'un ou l'autre sexe, comme le sperme, le sang menstruel ou le lait. Pour autant, les frontières sont rarement figées et les détournements symboliques de ces substances sexuées courants. D'autres fluides semblent universels, mais n'échappent pas pour autant à une sexuation, à l'image des quatre « humeurs » qui sont au cœur de la médecine occidentale jusqu'au XVIII^e^ siècle. Ces substances sont partie prenante d'une vision sociobiologique des corps rattachant des phénomènes « naturels » à des statuts sociaux et à des rapports de pouvoir. Françoise Héritier a ainsi montré que le sperme, le sang ou le lait sont les supports d'oppositions binaires et servent à penser une organisation sociale hiérarchisée à partir d'une interprétation de traits biologiques. Le sperme, associé au masculin, est perçu comme plus parfait que le lait, tandis que l'écoulement du sang des hommes, lors des guerres par exemple, est mieux maîtrisé que celui des femmes subissant des pertes menstruelles [Héritier, 1996]. Si les études anthropologiques soulignent combien ces substances sont structurantes dans la pensée de la différence et dans les pratiques sociales qui en émanent [Godelier, 1982], les travaux historiques ont davantage mis en valeur les reconfigurations progressives du processus de différenciation sexuelle [King, 2013 ; Cadden, 1993 ; Park, 2006 ; Fissel, 1995], au sein des sciences médicales en particulier, en soulignant l'invention de la notion de « sexe » [Laqueur, 1990] comme du « naturel » [Löwy et Gardey, 2000]. Nombreux sont les fluides corporels, du cérumen aux larmes, qui mériteraient d'être abordés, mais les humeurs, le sang menstruel et le sperme constituent les marqueurs les plus probants d'une bicatégorisation de l'humanité en deux sexes.

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

La théorie humorale, la médecine des tempéraments et la différenciation sexuelle

Héritée de la médecine grecque antique, la théorie humorale est restée prégnante dans les sociétés occidentales jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Elle conçoit quatre « tempéraments » en fonction du dosage des humeurs (sang, bile jaune, bile noire et pituite) dans le corps – susceptibles de varier selon les sexes, les saisons et les âges de la vie –, jouant aussi bien sur des caractéristiques physiques que morales. Le tempérament sanguin est lié au sang, à la chaleur et à l'humidité ; il révèle des corps puissants, des esprits aussi bienveillants que mesurés. Le tempérament bilieux dépend de la bile jaune, il est associé à la chaleur, à la sécheresse et au feu. Il donne des corps musclés et vifs, des teints jaunes, des caractères irascibles et vaillants. Le tempérament atrabilaire est relié à la bile noire ou atrabile, à la terre, au froid et à la sécheresse. Il génère des corps anguleux et souffrants, des visages terreux, des natures mélancoliques et graves. Enfin, le tempérament « phlegmatique » dépend de la pituite aussi appelée phlegme ou lymphe. Il est associé à l'eau, au froid et à l'humidité. Ce dernier donne des chairs molles et maladives, des teints blêmes et des caractères lâches ou négligents [Dorlin, 2009].

Outre qu'ils opposent des constitutions spécifiques, comme des vertus et des vices, ces tempéraments distinguent hommes et femmes, bien que les frontières demeurent poreuses, nul n'étant à l'abri d'un efféminement ou d'une virilisation [Hanafi, 2017]. Le corps féminin, pensé comme humide et froid, est ainsi assimilé au tempérament phlegmatique. Il suppose une surabondance de fluides, confortée par les écoulements mensuels de sang, que l'on associe parfois aux nécessités de la génération [King, 1998]. Ainsi la froideur des femmes, empêchant une bonne coction des humeurs, générerait-elle un excès sanguin permettant de nourrir le fœtus. Mais cette surabondance, opposée à une juste régulation des humeurs, est susceptible de causer diverses pathologies de « pléthore », c'est-à-dire de « trop-plein ». Le tempérament phlegmatique induit donc une prédisposition maladive du corps féminin. Ces représentations médicales, qui instaurent une hiérarchisation sexuelle des corps et de la santé, ont de multiples conséquences sur le statut social des femmes. À la fin du XVIII[e] siècle, en dépit de l'émergence de nouveaux paradigmes médicaux, les incidences de la spécificité humorale féminine sont toujours prégnantes et clairement énoncées dans des ouvrages de vulgarisation, tel *Conseils aux femmes de quarante ans* (1787) du médecin Baptiste Jeannet des Longrois : « La mollesse de la constitution des femmes, la ténuité de leurs fibres, l'abondance du tissu cel-

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

lulaire, la mobilité des nerfs, causes de leur sensibilité, forment en elles autant d'obstacles à la régularité des fonctions animales, à la coction des humeurs, au mouvement exact du fluide vital : d'où il résulte que toutes les crises qu'elles subissent sont moins complettes, par conséquent moins efficaces. Aussi leurs maladies, plus nombreuses que celles des hommes, se montrent presque toujours plus rebelles et l'on dirait que pour établir une plus parfaite harmonie, une société plus intime entre les deux sexes, la nature a voulu que l'un ne pût se passer des forces physiques et morales de l'autre, en l'assujettissant davantage au besoin de remèdes et de médecins. »

Elsa Dorlin souligne les enjeux sociaux de cette différenciation sexuelle fondée sur les humeurs et la médecine des tempéraments qui y est associée : « La santé est ce grâce à quoi s'opère l'essentialisation de la différence et des privilèges sociaux », car les tempéraments masculins et féminins induisent des différences d'ordre moral. Les hommes, dont le corps sain est davantage maîtrisé, peuvent s'adonner aux activités intellectuelles sans difficultés tandis que « les femmes sont considérées comme inférieures, parce que leur corps se rappelle sans cesse à elles, parce qu'elles sont définies comme malades, enserrées dans l'immanence d'une chair souffrante » [Dorlin, 2009, p. 31].

Le sang menstruel ou la physiologie sanguine des femmes

Parmi les fluides liés à la sexualité ou à la reproduction et attribués à l'un ou à l'autre sexe, le sang menstruel est sans conteste celui sur lequel se sont focalisés les savants occidentaux, de l'Antiquité au seuil de l'époque contemporaine. Le sperme, en dépit des interrogations sur les mystères de la génération, ou encore le lait n'ont fait l'objet d'études plus nombreuses que lorsqu'il s'est agi de lutter contre la stérilité et la mortalité infantile, aux XIX^e^ et XX^e^ siècles surtout. D'autres fluides corporels, telle la cyprine ou la substance sécrétée par les glandes de Skene, demeurent encore largement ignorés, même si on peut mentionner à cet égard les interrogations contemporaines liées à l'éjaculation des « femmes fontaines », dont seule la production pornographique semble se saisir. En outre, en dehors du champ scientifique, le sperme, le lait ou la cyprine ne tiennent pas la même place que le sang menstruel dans les représentations collectives. Durablement assimilé à un poison, ce dernier fascine autant qu'il rebute ; nombre de savants partagent ces visions, même si des voix discordantes émergent dès l'époque moderne pour reconsidérer, par exemple, l'interdiction des relations sexuelles pendant les règles. Des activités ou espaces sont ainsi prohi-

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

bés aux femmes « indisposées » car on craint que leur sang empoisonne les récoltes ou les aliments, qu'il rende malade ou porte malchance. Au début du XX^e^ siècle encore, certaines raffineries de sucre du nord de la France sont interdites aux femmes qui ont leurs règles lors de l'ébullition et du refroidissement, par crainte d'un noircissement du sucre [Le Naour et Valenti, 2001]. La multiplication actuelle des produits censés prémunir les femmes des « odeurs » du sang menstruel masque mal la permanence d'un regard négatif, sous couvert d'un discours hygiénique, sur un écoulement à dissimuler à tout prix.

Au-delà de ces imaginaires, le sang menstruel influence directement le statut des femmes au sein de la société, selon une étroite imbrication du biologique et du social fondant une « prédétermination naturelle », à laquelle les hommes échappent généralement. Son apparition transforme les filles en femmes, les rendant aptes à l'enfantement et donc au mariage, tandis que l'âge critique, ou « ménopause » à partir du XIX^e^ siècle, les fait basculer du côté de l'infertilité et, partant, de la vieillesse, les invitant à reconfigurer leurs rôles en société. Ainsi peut-on dérouler une histoire des représentations des différentes étapes de la vie des femmes, des premières menstrues à leur disparition, en reliant leur « physiologie sanguine » à leurs prérogatives sociales [McClive et Pellerin, 2010]. Malgré l'évolution des paradigmes médicaux, ces représentations ne présentent pas de grandes variations au cours des siècles. La ménopause constitue un palier sans commune mesure avec l'andropause en matière de réajustement des rôles sociaux, mais aussi des pratiques, notamment de la sexualité, interdite aux femmes ménopausées et donc stériles dans des sociétés où les rapports sexuels sont intrinsèquement liés à la reproduction. Les ouvrages de morale de l'époque moderne rappellent ces prohibitions, en témoigne la métaphore de George Berkeley dans *Bibliothèque des dames* (1719) à propos d'une femme ménopausée : « Il est certain qu'une si grande chaleur dans une vieille femme est une chose surnaturelle et que par conséquent, elle peut être envisagée comme un mauvais présage et même comme un présage infaillible de la ruine de cette personne. […] Un printemps au fort de l'hiver passeroit pour une espèce de miracle, s'il n'étoit pas accompagné de glace et que la suite ne servît pas à corriger un si affreux renversement de saisons. » Ainsi la cessation des règles préfigure-t-elle une mort symbolique et une mort sociale sous la plume des médecins des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles [Tillier, 2005] et aux dires de nombre de contemporain·e·s [Delanoë, 2006].

Substance corporelle féminine par excellence, le sang menstruel n'en renvoie pas moins à une certaine fluidité des normes de genre. Ainsi du thème de la virilisation des femmes ménopausées à l'époque moderne : dans la théorie néohippocratique, le corps féminin habituellement carac-

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

térisé par son humidité vient à se dessécher, il s'apparente alors au corps masculin dont le tempérament est sec. En suivant la théorie de l'irritabilité qui se développe dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les fibres et les nerfs se durcissent et la sensibilité des tissus des femmes devient moindre, concordant là aussi avec des caractéristiques physiologiques masculines [Stolberg, 2003]. La différence sexuelle s'amoindrit donc et l'arrêt de la fécondité induit une masculinisation quel que soit le paradigme médical invoqué. Les portraits picturaux de femmes qui ne sont pas l'objet de commandes ou dont les modèles ne sont pas identifiés témoignent de ce processus de virilisation (voir les œuvres de Balthazar Denner ou Pietro Belloti) [Schuster Cordone, 2009]. Les traits des vieilles femmes s'apparentent sensiblement à ceux des hommes, avec des visages épaissis, des nez épatés ou allongés et des mâchoires larges, des lèvres affinées et des sourcils fournis, des muscles saillants et des poignes viriles. Ces phénomènes de virilisation montrent bien comment le sang menstruel peut constituer un marqueur du féminin et, selon l'avancement dans l'âge, faire basculer les femmes vers une corporéité masculine. Le contraire est aussi possible.

La théorie humorale et avec elle le modèle pléthorique, encore très influents à la veille de la Révolution française, permettent effectivement de concevoir des écoulements périodiques chez les hommes généralement aisés. En mangeant beaucoup sans avoir une grande activité physique, ils se rapprocheraient du mode de vie et du tempérament féminins ; la coction de leurs humeurs se fait mal et cause une accumulation des fluides superflus qui jaillissent finalement par le nez ou l'anus, permettant un rééquilibrage de la santé. Les flux hémorroïdaux ont cette vertu de désobstruer le corps des hommes pléthoriques et suggèrent un rapprochement entre règles féminines et hémorroïdes masculines [Pomata, 2001 ; McClive, 2015]. Il ne faudrait toutefois pas minimiser l'importance et la singularité des menstruations féminines : les hommes ne sont pas contraints aux mêmes précautions, aucun de leurs fluides n'a la même incidence supposée sur leur santé, leur sexualité et leurs prérogatives sociales.

La présence ou l'absence de menstrues permettent de sexuer les corps et de signifier une inversion possible des identités de genre. Le discours sur l'efféminement des hommes de cour, très prégnant à la fin de l'époque moderne en Europe, est en cela éclairant. Pour moquer ces élites porteuses d'une nouvelle forme de virilité, mais aussi pour signifier son désaccord avec leur prééminence socio-économique, le médecin Antoine Le Camus, dans sa *Médecine de l'esprit* (1753), oppose deux dénaturations, celle des paysannes virilisées et celle des mondains efféminés : « Femmes livrées aux exercices les plus violents, endurcies par la fatigue, accoutumées au régime de vivre le plus dur ; elles cessent, pour ainsi dire, d'être femmes,

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

elles perdent leurs purgations ordinaires, elles deviennent hommasses et sont d'un tempérament beaucoup plus chaud que ce flegmatique élevé à l'ombre dans le sein du repos et de l'oisiveté, nourri de viandes délicates et couché sur le plus tendre duvet. On ne croirait pas que c'est un homme ; il a le teint pâle, la peau blanche, les yeux languissants, l'estomac faible ; quelquefois même il paye périodiquement par les veines hémorroïdales le même tribut que le plus grand nombre des femmes ne peut retenir sans être accablé de mille maux. Son caractère est tranquille et pacifique, son esprit est froid et borné, son cœur est lâche et efféminé. »

Les règles servent ici à évoquer une inversion du monde, en même temps qu'elles suggèrent une porosité des corporéités féminine et masculine déstructurées par les activités sociales et le mode de vie des individus. Les menstrues constituent bien un marqueur essentiel de la différenciation sexuelle et, de manière générale, « le sang apparaît comme un motif déterminant » [Testart, 2014, p. 26]. Ainsi, l'opposition symbolique entre le sang masculin qui coule lors de la chasse ou de la guerre et le sang menstruel s'écoulant seul [Héritier, 1996] justifie-t-elle, notamment en Australie, étudiée par Alain Testart, l'exclusion des femmes des activités guerrières et cynégétiques. Ces deux sangs pensés comme incompatibles ne sauraient être mis en présence. Ceci montre de quelle manière, en plus d'être mobilisés pour dire des identités de genre, leur subversion et/ou altération, les fluides corporels peuvent faire l'objet d'appropriations symboliques actives.

Le pouvoir des fluides corporels : appropriations symboliques masculines du sperme et du sang

Les cultures mélanésiennes de la partie occidentale de l'Océanie, et en particulier plusieurs sociétés des Hautes-Terres de Papouasie-Nouvelle-Guinée où la domination masculine s'appuie sur des conceptions endogènes des substances corporelles, offrent des exemples éclairants d'appropriation du pouvoir des fluides corporels. Les capacités reproductrices féminines et les substances associées – le sang menstruel en premier lieu – sont perçues comme polluantes et dangereuses. Pour annihiler ces risques de pollution symbolique, ces sociétés sont extrêmement clivées entre hommes et femmes. Chez les Baruya, les hommes mariés couchent dans la « maison des hommes » chaque fois que l'une de leurs épouses accouche ou a ses règles. Autrefois, on recourait même à des chemins dédoublés : le chemin des femmes était en contrebas de celui des hommes pour éviter tout risque de contact avec les fluides féminins [Godelier, 1982, p. 31]. Leurs conceptions des fluides corporels structurent le rapport au corps, à la sexualité, les relations de parenté

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

ainsi que tous les rituels d'initiation qui garantissent la transmission de ces normes partagées.

Chez les Baruya, « un enfant est d'abord et avant tout le produit de l'homme, de son sperme, de son "eau". Mais l'homme ne se contente pas de fabriquer l'enfant avec son sperme, il le "nourrit" ensuite par des coïts répétés et le fait croître dans le ventre de la femme » [p. 90]. Le sperme est ici la nourriture qui donne la force à la vie. C'est pour cette raison que les hommes donnent à boire leur sperme aux femmes affaiblies par leurs règles ou par un accouchement. Le sperme est aussi, pour les Baruya, ce qui produit le lait des femmes, développe leurs seins et fait d'elles des mères nourricières. « Le sperme donne également aux hommes le pouvoir de faire renaître les garçons hors du ventre de leur mère, hors du monde féminin, dans le monde des hommes et par eux seuls. Ainsi dès que les jeunes initiés pénètrent dans la maison des hommes, ils sont nourris du sperme d'hommes adultes non mariés », car « ce serait la pire des humiliations que de donner à boire la semence d'un sexe qui a pénétré une femme » [p. 93].

Tout en craignant les fluides corporels féminins, les hommes tentent de s'approprier symboliquement leurs capacités physiologiques reproductrices pour être à même de transformer les garçons en hommes au moment des initiations masculines. « C'est le moment de les disjoindre du monde féminin » [p. 63]. L'absolue nécessité d'initier les jeunes garçons repose sur l'idée que, au contraire de la féminité, la masculinité n'est pas un état auquel l'individu parvient naturellement. Elle est le résultat d'un intense travail culturel passant par l'isolement des garçons hors du monde féminin. Il faut d'abord les débarrasser des pollutions féminines accumulées au cours des années passées exclusivement en compagnie de leurs mères (purifications diverses, coups, danses, percement du septum du nez). La consommation de sperme vient parfaire le processus. Cette ingestion est répétée pendant de nombreuses années dans le but de les « faire croître plus grands et plus forts que les femmes, supérieurs à elles, aptes à les dominer, à les diriger » [p. 92]. L'identité de genre des garçons est ainsi socialement construite par une manipulation des substances corporelles.

Les Sambia, tribu Anga du sud des Eastern Highlands culturellement très proche des Baruya, consomment également le sperme de manière ritualisée lors des initiations masculines. Cette substance passe pour être la plus précieuse, davantage que le lait maternel, son plus proche équivalent. Gilbert H. Herdt précise qu'il est associé à cinq catégories culturelles essentielles : la spiritualité, la force, les jeux érotiques, la procréation et la croissance [Herdt, 1984, p. 175]. Le sperme, et en particulier son ingestion, joue ainsi un rôle dans le développement de l'enfant *via* des

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

rapports sexuels appelés « pinu » (pousser, grandir). La croissance initiale de chaque fœtus a lieu grâce à l'accumulation de sperme dans l'utérus de la mère. La croissance postnatale résulte de l'allaitement, le lait maternel étant fabriqué par les femmes grâce à l'ingestion du sperme de leur mari [p. 182]. Les représentations des différentes substances corporelles présentes dans le processus de procréation garantissent donc leur efficacité symbolique. La façon dont sont pensées ces substances agit ici sur les pratiques sexuelles qui deviennent porteuses de sens social. Les hommes sont impliqués dans des échanges de substances d'abord avec les hommes puis avec les femmes, mais seulement après avoir été fortifiés et préparés rituellement, pendant de longues années, afin de minimiser les effets des pollutions féminines.

Au contraire, pour les Ankave-Anga, voisins des Sambia, pendant la grossesse le bébé est nourri exclusivement par le sang de la mère, qui fait croître l'enfant, et tout rapport sexuel est prohibé une fois la grossesse avérée car « le rôle du père dans la croissance est nul » [Bonnemère, 1996, p. 224-228]. Les femmes consomment alors du jus de pandanus rouge qui symbolise le sang maternel, de façon à en accroître les capacités nourricières. Le pandanus rouge est un arbre dont les Ankave tirent un jus essentiel dans leur alimentation, symboliquement associé au sang par une logique de similitude et de sympathie entre son apparence et les effets qui lui sont attribués [p. 233-248]. Suivant la même logique, le mari d'une femme enceinte ne doit pas ingérer ce jus par crainte que celle-ci ne fasse une fausse couche ou n'ait une hémorragie lors de l'accouchement [p. 231]. En effet, si le père n'est pas symboliquement associé à la conception, il est toutefois le garant du bon déroulement de la gestation.

L'assimilation symbolique de cette substance végétale avec le sang matriciel est également prégnante lors des rites d'initiation masculine. Pendant cette période de réclusion, les garçons consomment en secret du jus de pandanus rouge donné par les hommes qui s'approprient ainsi les capacités physiologiques nourricières féminines pour transformer ces garçons en hommes. Pendant ce temps, les mères Ankave, en s'abstenant de consommer ce jus, facilitent la cicatrisation du septum de leurs fils et évitent de provoquer d'éventuels saignements [p. 303]. Comme les pères lors de la grossesse, les femmes agissent symboliquement sur le corps de leurs fils au cours de l'initiation. La manipulation d'une substance corporelle symbolique représentant le sang féminin permet ainsi aux parents d'agir et de transformer le corps de leurs enfants.

Ces exemples mélanésiens témoignent d'un modelage des identités de genre par le contrôle de la consommation de substances corporelles, substances réelles chez les Baruya et les Sambia ou substituts symboliques chez les Ankave. Pensées comme efficaces et « genrées »

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

[Strathern, 1988], elles sont manipulées en tant que telles, contribuant ainsi à construire des représentations de la masculinité et de la féminité.

Quoique particulièrement éclairantes pour comprendre l'élaboration d'une pensée de la différence et ses répercussions sociales, les analyses portant sur la contagion symbolique et sur les principes nourriciers liés aux fluides corporels sont longtemps restées marginales, avant que l'épidémie du sida ne vienne stimuler les recherches dans ces domaines [Bolton, 1997, p. 5]. L'étude des catégories endogènes de pensée relatives aux substances corporelles en lien avec la sexualité a joué un rôle majeur dans la lutte contre le développement du sida. Elle a également permis une meilleure compréhension des processus d'attribution des fluides corporels à l'un ou l'autre sexe et des formes d'adhésion ou de subversion que suscitent ces attributions genrées.

Renvois aux notices : Âge ; Bicatégorisation ; Corps maternel ; Gynécologie ; Mâle/femelle ; Organes sexuels ; Puberté ; Santé ; Taille ; VIH/sida.

Bibliographie

Bolton R. (1995), « Re-thinking anthropology : the study of AIDS », *in* Brummelhuis H. et Herdt G. (dir.), *Culture and Sexual Risk. Anthropological Perspectives on HIV and AIDS*, New York, Gordon and Breach, p. 285-315.

Bonnemère P. (1996), *Le Pandanus rouge. Corps, différences des sexes et parenté chez les Ankave-Anga. Papouasie-Nouvelle-Guinée*, Paris, CNRS Éditions/Éditions de la MSH.

Cadden J. (1993), *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages. Medicine, Science, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press.

Delanoë D. (2006), *Sexe, croyances et ménopause*, Paris, Hachette.

Dorlin E. (2009), *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte.

Douglas M. (1971), *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Éditions Maspero.

Fissel M. (1995), « Gender and generation : representing reproduction in Early Modern England », *Gender and History*, n° 7, p. 431-456.

Godelier M. (1982), *La Production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard.

Hanafi N. (2017), *Le Frisson et le Baume. Expériences féminines du corps au siècle des Lumières*, Rennes, PUR.

Herdt G. H. (1984), « Semen transactions in Sambia culture », *Ritualized Homosexuality in Melanesia*, Berkeley, University of California Press, p. 167-210.

– (1997), *Sexual Cultures and Migration in the Era of AIDS*, Oxford, Clarendon Press.

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)

Héritier F. (1996), *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
King H. (1998), *Hippocrates' Woman. Reading the Female Body in Ancient Greece*, Londres/New York, Routledge.
– (2013), *The One-Sex Body on Trial. The Classical and Early Modern Evidence*, Farnham, Ashgate.
Laqueur T. (1990), *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge, Harvard University Press.
Le Naour J.-Y. et Valenti C. (2001), « Du sang et des femmes. Histoire médicale de la menstruation à la Belle Époque », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 14, p. 207-229.
Löwy I. et Gardey D. (2000) (dir.), *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
McClive C. (2015), *Menstruation and Procreation in Early Modern France*, Farnham, Ashgate.
McClive C. et Pellegrin N. (2010) (dir.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé et sexualités du Moyen Âge aux Lumières*, Saint-Étienne, PUSE.
Park K. (2006), *Secrets of Women. Gender, Generation, and the Origins of Human Dissection*, New York, Zone Books.
Pomata G. (2001), « Menstruating men : similarity and difference of the sexes in early modern medicine », *in* Finucci V. et Brownlee K. (dir.), *Generation and Degeneration. Tropes of Reproduction in Literature and History from Antiquity to Early Modern Europe*, Durham/Londres, Duke University Press, p. 109-152.
Schuster Cordone C. (2009), *Le Crépuscule des corps. Images de la vieillesse féminine*, Gollion, Infolio éditions.
Stolberg M. (2003), « A woman down to her bones : the anatomy of sexual difference in the Sixteenth and Early Seventeeth Centuries », *Isis*, vol. 94, n° 2, p. 274-299.
Strathern M. (1988), *The Gender of the Gift*, Berkeley, University of California Press.
Testart A. (1986), *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Cahiers de l'Homme ».
– (2014), *L'Amazone et la Cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard.
Tillier A. (2005), « Un âge critique. La ménopause sous le regard des médecins des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles », *Clio. Femmes, Genre, Histoire. Maternités*, n° 21, p. 269-280.

© La Découverte | Téléchargé le 18/11/2020 sur www.cairn.info via Université d'Angers (IP: 193.49.144.36)